

**MEIRIEU, Martine, *Se (re)connaître par le théâtre*, Lyon,  
Chronique sociale, 1996**

Christian Pratoussy

Numéro 21, printemps 1997

Dramaturgie(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041323ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041323ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise  
d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pratoussy, C. (1997). Compte rendu de [MEIRIEU, Martine, *Se (re)connaître par le théâtre*, Lyon, Chronique sociale, 1996]. *L'Annuaire théâtral*, (21), 178–179.  
<https://doi.org/10.7202/041323ar>

Tous droits réservés © Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ)  
et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MEIRIEU, Martine, *Se (re)connaître par le théâtre*, Lyon, Chronique sociale, 1996

D'ordinaire un livre-somme est lourd, épais. Celui de Martine Meirieu est, au contraire, léger. Ce qui ne l'empêche pas d'être grave. Meirieu, à son tour pourrait-on dire, vient de publier un livre sur le théâtre. Mais ce n'est pas un livre *de plus* sur le théâtre. Ce serait plutôt un livre sur un *plus* du théâtre : l'auteure, comédienne, intervenante auprès de handicapés physiques ou mentaux, nous fait part de son expérience, mieux, de sa *vie* de théâtre.

Son théâtre n'est pas seulement de l'expression dramatique, c'est un théâtre du citoyen – et ce mot prend encore plus de sens quand on pense à son public, à l'accoutumée exclu de la société. Le théâtre retrouve là quelques-unes de ses lettres de noblesse, lettres qui, par parenthèse, n'arrivent pas toujours aujourd'hui à l'adresse indiquée. L'adresse principale du théâtre, ici, c'est l'éducation, que

Meirieu décline en une double problématique : une éducation aux droits des personnes est-elle possible ? L'éducation n'est-elle pas d'abord une éducation aux droits des personnes ? Ce qui conduit l'ouvrage à être rythmé en trois temps, trois temps fondés sur trois déclarations (celle des droits de l'homme, celle des droits de l'enfant, celle des droits de la personne handicapée) qui sont présentes, quasi *in extenso*, et dont on n'a pas le droit de s'exonérer de la lecture. Mettant à l'épreuve l'adage selon lequel rien n'est plus pratique qu'une bonne théorie, ces trois temps sont ainsi à la fois pensés, pratiqués, expérimentés (rappelons que le livre est sous-titré : « Outils pour l'école, la formation, l'éducation spécialisée ») avec tel ou tel groupe d'enfants et d'adultes *réguliers* ou *irréguliers*, pour parler comme le pédagogue Ovide Decroly (1871-1932) qui préférerait ces termes à ceux de normaux ou d'anormaux.

La question à poser peut-être est celle de la réaction de Meirieu en tant que femme *régulière*. En effet, la personne handicapée gêne, dérange notre régularité. Au théâtre, lorsque cette personne joue, la gêne du spectateur se transforme en un certain doute, une sorte de doute noble et fondateur de l'humanité. Dans le quotidien des ateliers, comment *fait-elle* ? Elle ne répond pas à cette question. Par contre, elle dit bien comment elle *est*. Une partie courte mais très importante, intitulée « Histoire de Martine » (succédant à l'histoire de Simon, de Louise, de Sébastien, de Lucile, tous psy-

chotiques), donne toute sa légitimité au livre : on n'intervient pas dans ce milieu sans être au clair sur soi-même, tout au moins sans essayer de l'être. Il est d'ailleurs regrettable que Meirieu craigne que certains prennent cette partie pour du « narcissisme forcené ». Bien au contraire, ces lignes sont capitales pour la cohérence de l'ouvrage.

« Enfant déjà je détestais la guerre. »  
D'autres, comme le narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, se couchaient

de bonne heure depuis longtemps. Si les deux attitudes ne sont pas inconciliables, la première, celle de Meirieu, paraît plus profitable à l'Autre. Ces portraits de handicapés en artistes, se situant « entre le champ pédagogique et le champ poétique, la didactique et le récit », font un livre léger par le format, mais d'une gravité presque insoutenable.

Christian Pratoussy  
*Université Lumière-Lyon 2*